

Enseignant : LAGAB  
Université Constantine 1  
Niveau : 2<sup>ème</sup> A licence  
Module : L.L.E  
Groupe : 01-10

## **INTRODUCTION.**

Une littérature maghrébine de langue française est apparue au début des années 50, digne d'attention sur le plan esthétique, et ceci grâce entre autres aux Editions du Seuil, Denoël et Plon. Les publics étaient restreints en ces années, surtout français d'ailleurs. Depuis lors les lecteurs sont de plus en plus nombreux et cette littérature est connue internationalement. Des prix prestigieux la mettent en lumière : 1986, le Grand Prix national des Lettres à Kateb Yacine ; 1987, le Prix Goncourt à Tahar Ben Jelloun. Les auteurs maghrébins entre de plain-pied dans le champ francophone, de la « francopolyphonie » (Stélio Farandjis). Cependant, si les auteurs écrivent en français, ils ne le font pas en tant que Français, mais en tant qu'Algériens, Marocains et Tunisiens. Par ailleurs, francophone ne veut pas dire nécessairement francophile. Ecrivant le français, ils ne font donc pas allégeance à la France, cela va de soi.

Mais, aimant leurs propres cultures, ils sont libres d'aimer aussi la culture française ou celle d'autres pays. Ni aliénation, ni trahison de leurs compatriotes n'en cela. Parler de la littérature maghrébine tout court serait ambigu. En effet, ce serait comme si on oubliait que chacun des trois pays (Algérie, Maroc, Tunisie) se veut arabe, de langue arabe et de culture arabo-islamique, du moins est-ce l'idéologie officielle, au point même d'occulter la dimension berbérophone en Algérie et au Maroc, qui a autant de richesses culturelles et spirituelles que la précédente. Il existe aussi depuis des siècles une littérature de langue arabe, renaissante depuis les indépendances recouvrées ; quelques romans en berbère ont aussi déjà été publiés. Parallèlement, une importante et riche littérature orale populaire rehausse encore le patrimoine culturel. Le Maghreb est un et divers. Il est marqué culturellement par la conquête française qui a été comme une fitna, une épreuve et une tentation séduisante, stimulante mais troublante. L'Autre était dans la place, étranger, de surcroît non musulman. Sa puissance, sa modernité, sa langue critique et désacralisante écrasaient. L'Algérie fut dite « française » de 1830 au 3 juillet 1962, le Maroc fut protectorat de 1912 au 20 mars 1956 et la Tunisie de 1881 au 2 mars 1956. Chaque pays a sa personnalité et ses spécificités historiques et culturelles. L'émergence de la langue française ne fut pas uniforme. En Algérie, la France voulut « franciser », « s'emparer de l'esprit du peuple » après « s'être emparé de son corps » (capitaine Richard en 1846). Mais les Algériens ont conquis à leur tour le français et l'ont même retourné contre le maître.

Dominant cette langue, sauf exception ils sont sans complexe en s'en servant. Mouloud Kassim Naït Belkacem, chargé du Haut Conseil de la langue nationale, déclarait que le français est « le seul acquis positif de la colonisation » <sup>1</sup>Au Maroc, si le roi Hassan II déplore que l'enseignement et l'administration aient été « systématiquement francisés » sous le protectorat, il écrit néanmoins : « Il n'est pas possible de connaître la langue française sans l'aimer. » C'est une fenêtre sur le monde « de la logique, de la raison, de la mesure <sup>2</sup>» En Tunisie, le ministre Khayr Ed-Din fondant le collège Sadiki en 1875 y introduisait la langue française. En 1968, dans son discours à Montréal, le président Bourguiba déclarait : « Jamais nous n'avons éprouvé de ce fait [l'usage et le maintien du français] une quelconque "déculturation". "Par le français la Tunisie [...] a forgé une mentalité nouvelle." Le français fut "un puissant moyen" de contestation, de rencontre, de communication et d'enrichissement. » Il est vrai que la Tunisie avait préservé son héritage culturel.

### **Comment nommer cette littérature ?**

Jean Sénac en Algérie parlait « d'écriture française », puis de « graphie française », mais « d'expression algérienne ». Un Marocain, K. Basfao, parle de littérature « de langue véhiculaire française » ; un Algérien, A. Lanasri, de « littérature algérienne d'expression arabe mais de langue française ». On ne veut pas d'allégeance ou d'effusion vers la France, la francité ou la Francophonie et on affirme le souci d'exprimer les spécificités du Maghreb. Interrogé sur cette littérature en mars 1988, André Miquel déclarait au sujet de l'œuvre de T. Ben Jelloun : « Je crois que c'est une littérature arabe écrite en français. » Naturellement une littérature française est d'abord une littérature écrite en français, disait-il, « mais le problème est de savoir les parts respectives de la France et du monde arabe qui composent cette littérature ».

Il y a « une certaine façon d'écrire en arabe transposée en français ». Adonis disait à Constantine en mai 1990 : « Pour moi il existe des littératures arabes d'expression française, berbère, kurde. » Il est donc correct de parler de littérature maghrébine/des littératures maghrébines selon chaque pays, en sachant aussi que dans des colloques le désir est exprimé « d'une littérature maghrébine sans frontières ». Mais le Maghreb demeure divers : pluralité des cultures, des langues, des littératures et des tribunes d'expression.

---

<sup>1</sup> . Parcours maghrébins, Alger, n° 3, décembre 1986. Mêmes propos au Centre Culturel Algérien de Paris le 10 octobre 1986.

<sup>2</sup> Ledéfi, Paris, A. Michel, 1976, p. 112.

## Quels écrivains ?

Les écrivains ont d'abord pris la parole en tant que colonisés, revendiquant le combat pour la nation. Les indépendances acquises, ils écrivent en tant qu'Algériens, Marocains et Tunisiens. Au Maroc et en Tunisie, les Juifs faisaient partie de la nation ; depuis 1956 la majorité est allée vers Israël et vers la France. En Algérie les Juifs étaient français depuis 1870 ; ils sont maintenant en France ou en Israël. Des Français d'Algérie avaient milité pour l'indépendance. Jean Sénac pouvait donc dire : est écrivain algérien « tout écrivain ayant définitivement opté pour la nation algérienne ». Malek Haddad lui faisait écho : « La marque indélébile de l'Islam distingue mais ne doit pas nous séparer. »<sup>3</sup> Effectivement, J. Sénac, H. Kréa, A. Greki, J. Amrouche et d'autres n'étaient pas musulmans. Il est évident que l'écriture d'un roman n'a pas de nationalité. Les vrais écrivains refusent, du reste, la littérature nationaliste, chauvine, étroite, coincée dans le combat idéologique du parti unique. Ainsi en Algérie avant 1990. Tahar Djaout déclarait quant à lui en 1985 : « *Je pense qu'un écrivain algérien est un écrivain de nationalité algérienne et que le regard qu'il peut porter sur son environnement et sur le monde ne peut être qu'un regard algérien, un regard qui enrichira l'Algérie d'autant plus qu'il l'inscrira dans un contexte de valeurs universelles.* »

Pas de fausse honte, de double jeu ou de culpabilité parce qu'on écrit dans la langue étrangère, « la belle et maléfique étrangère » (A. Khatibi) qu'on a conquise et qui sert à exprimer les désirs profonds. Ces littératures en langue française ont été reconnues par des experts arabes réunis à l'Unesco du 29 mai au 3 juin 1969 pour traiter de la culture arabe contemporaine : « On ne saurait exclure des écrivains d'expression non arabe, tel qu'Iqbal ou certains romanciers algériens d'aujourd'hui qui s'expriment en français » (art. 8 des conclusions). En généralisant, parlons de romanciers maghrébins. Les débats ne sont pourtant pas clos au Maghreb, tournant autour de la langue d'écriture. Il y a d'irréductibles opposants. Cependant, en général, les écrivains de langue française sont reconnus et intégrés. Ils le sont d'autant plus qu'ils reçoivent des Prix littéraires de l'étranger, qui valorisent le Maghreb et les Maghrébins. Le dramaturge égyptien Taoufiq El Hakim disait, interviewé<sup>4</sup> : « *La production [algérienne] en langue française est devenue célèbre dans le monde entier. Souhaitons qu'il en soit ainsi pour la production en langue arabe dans un proche avenir.* »

---

<sup>3</sup> . Ecoute et je t'appelle, poèmes précédés de « Les zéros tournent en rond », Paris, Maspero, 1961, p. 33. 2. Voix multiples, Oran, n° 10, 1985, p. 85.

<sup>4</sup> Al-mujahid, Alger, hebdo. en arabe, n° 657, 18 mars 1973.

## **Les années 50.**

l'Algérie suscitant, au début des années 50, l'apparition d'une littérature ethnographique haute en couleur qui glisse vers l'autobiographique dont les principaux ouvrages furent : Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun, La Colline oubliée de Mouloud Mammeri, La Grande maison de Mohammed Dib, descriptions de la vie traditionnelle, du folklore, des coutumes et des mœurs des Algériens dénonçant le colonialisme. C'est une écriture réaliste ancrée dans le terroir dont les techniques et les effets rappellent ceux des romans classiques occidentaux, vu l'impact de la formation scolaire sur ces auteurs.

La matière historique se renforce et le sentiment nationaliste atteint son paroxysme dans une littérature militante à partir de 1954. Kateb Yacine publie Nedjma qui, étonnant par sa forme originale qui mêle harmonieusement les éléments de l'oralité et une technique romanesque moderne (Nouveau roman, influence de Joyce, Dos Passos et Faulkner), a fait l'événement dans l'histoire de la littérature algérienne. Nedjma, symbole d'Algérie, est l'autobiographie plurielle d'une génération qui a vécu tragiquement les massacres du 8 mai 1945, découvrant par là l'idée de nation algérienne à travers ce que génère Nedjma « la révolution et l'amour », très chères à Kateb. Poète de l'amour et de la paix, Malek Haddad exprime sa déchirure et son profond malaise dans des œuvres très poétiques : La Dernière impression, Je t'offrirai une gazelle, Le Quai aux fleurs ne répond plus. Du côté des femmes, Assia Djebar (élue à l'Académie française) publie La Soif, Les Impatients, Les Enfants du nouveau monde sur les problèmes de famille et l'engagement des femmes dans le combat.

## **La littérature post-indépendance.**

Une véritable explosion de conflits opposant arabophones et francophones, une littérature d'acculturation où se mêlent la réalité amère de garder la langue de l'occupant et l'incapacité de s'exprimer en arabe. Autant de ruptures dans l'histoire du pays ont permis, vers la fin des années 60, l'éclosion d'une sensibilité exprimant l'avortement de la révolution, c'est la littérature du désenchantement après une indépendance longuement attendue : Le fleuve détourné de Rachid Mimouni porte un grand « potentiel accusateur » face à l'idéologie naissante en recourant à l'allégorie et au grotesque. D'autre part, la montée de la bourgeoisie corrompue et parasite, les travers et le poids d'une société patriarcale constituent autant de réalités aliénantes chez Rachid Boudjedra à travers les hallucinations et l'état psychiatrique de ses personnages qui délirent et rêvent au sein de l'incertitude et l'utopie. Le Muezzin de Mourad Bourboune dépeint l'hypocrisie du religieux. Djamel Ali Khodja recourt à

l'allégorie dans *La Mante religieuse* qui représente la ville de Constantine dévorant ses mâles. Avec *Mémoire de l'absent*, Nabile Farès invite son lecteur à descendre dans le labyrinthe de l'énigme des origines. Cette diversité touche également *Cours sur la rive sauvage*, *Qui se souvient de la mer*, *Dieu en barbarie*, *Les Terrasses d'Orsol*, *Habel* et *Le Sommeil d'Eve* de Mohammed Dib, une littérature d'idées foisonnantes, innovante presque toujours où recherche formelle, vocabulaire savant et lexique populaire, monde réel et onirique, apocalypse, images fantastiques se côtoient dans l'aventure symbolique de l'écriture.